

## ESSAI SUR LA MATIÈRE PREMIÈRE DE L'IMAGINAIRE ANTHROPOLOGIQUE. ANALYSE D'UN CAS.

*« Troisième règle : les connexions ne doivent pas être inédites, dans le sens où elles doivent avoir déjà été posées au moins une fois, mieux encore si elles l'ont été de nombreuses fois, par d'autres. C'est ainsi seulement que les croisements semblent vrais, parce qu'ils sont évidents. [...] Ils se confirment mutuellement, donc ils sont vrais. Méfiez-vous de l'originalité. »*

Umberto Eco, *Le Pendule de Foucault*<sup>1</sup>.

La coutume veut que les savants célèbres soient représentés, sur les tableaux, munis de leurs instruments d'observation préférés : Copernic se tient à côté d'un quart-de-cercle, Galilée regarde à la lunette, Pasteur se penche attentivement sur un microscope. Ainsi, l'homme de science est pour l'imaginaire populaire avant tout un observateur du monde, et ce qu'il énonce est issu de l'observation. L'histoire des idées et la sociologie des sciences ont soumis cette image spontanée à une rectification importante, en démontrant que la pensée du chercheur demeure non seulement sous l'emprise de l'empirique, mais aussi, et parfois davantage, des contraintes sociales d'une époque ou d'un milieu particuliers. Mais l'empirique et le social sont-ils vraiment suffisants pour expliquer le contenu des théories savantes ? Telle est la question que je voudrais évoquer, en discutant le cas d'une conception ethnologique et limitant mes conclusions aux sciences de l'homme.

L'ethnologie du XIX<sup>e</sup> siècle avait une prédilection marquée pour les débats sur l'évolution de la famille. Deux grands ouvrages, considérés comme les œuvres fondatrices de la discipline, *Das Mutterrecht* de J. J. Bachofen (1861) et *The Primitive Marriage* de J. F. McLennan (1865) sont entièrement consacrés à cette problématique. De nouvelles versions de la théorie ont ensuite été présentées par J. Lubbock en 1870 (*The Ori-*

---

1. Eco, 1990, p. 682, 283. Pour plus de précisions sur les textes cités dans cet article, se reporter à la Bibliographie, p. 455-457.

*gins of Civilisation*), L. H. Morgan en 1877 (*The Ancient Society*), F. Engels en 1884 (*Der Ursprung der Familie, des Privateigentums, und des Staats*) et E. B. Tylor en 1889 (*On the Method of Investigating the Development of Institutions*).

Chaque variante de la théorie portait ses marques particulières, et les divergences étaient suffisantes pour inciter leurs auteurs à des polémiques passionnées. Pourtant, il est facile de remarquer que toutes les versions partagent aussi d'importants traits communs, qui peuvent être résumés en cinq points :

- 1) les premiers hommes vivaient en promiscuité,
- 2) la filiation maternelle précédait chronologiquement la filiation paternelle,
- 3) la domination des femmes (matriarcat) précédait la domination des hommes (patriarcat) — notons que la version de Lubbock fait sur ce point figure d'exception,
- 4) la monogamie est l'achèvement du développement de la famille,
- 5) le stade de la famille monogamique a été précédé par l'époque de la famille patriarcale (voir *Tableau 1*, ci-contre).

Toutes ces idées se prêtent facilement à la critique et elles n'ont pas manqué d'être controversées dès le début. Curieusement, leur popularité n'en souffrait guère, tant au XIX<sup>e</sup> que dans la première moitié de notre siècle. Même si aujourd'hui leur notoriété est sensiblement moindre que jadis, elles restent toutefois largement répandues. On rencontrait de nombreux partisans de telles idées récemment encore parmi les savants russes<sup>2</sup>, la version de Morgan étant entrée dans le canon de la littérature soviétique grâce à la transcription d'Engels, un des « sages infaillibles » du « marxisme scientifique ». En dehors des pays de l'Est, la théorie profitait, dans les années soixante et soixante-dix, d'un certain renouveau d'intérêt pour le marxisme en anthropologie. Sa fortune est également grande auprès des féministes, car la vision de la domination originelle de la femme sur l'homme ne peut que reconforter celles qui songent à la libération de l'« esclavage machiste »<sup>3</sup>. Les efforts pour exhumer cette vieille conception, apparaissant de temps à autre dans les revues spécialisées<sup>4</sup>, suscitent les protestations des ethnologues qui demandent que lui soit trouvée, une fois pour toutes, une place au cimetière des fantaisies anthropologiques<sup>5</sup>. Cependant, les voix de ses défenseurs ne cessent de se faire entendre. Ainsi, on prétend que la théorie morganienne est née

2. SEMENOV, 1970.

3. Par ex., l'ouvrage de ACKWORTH, 1965, cf. aussi BORNEMAN, 1979.

4. Par ex., FLUEHR-LOBBAN, 1979.

5. SCHOTT, 1979, p. 354.

Tableau 1. Le développement de la famille d'après des schémas du XIX<sup>e</sup> siècle.

	BACHOFEN (1861)	MCLENNAN (1865)	LUBBOCK (1870)	MORGAN (1877) ENGELS (1884)	TYLOR (1889)
FILIATION MATERNELLE	promiscuité → famille matriarcale (gynécocratie)	promiscuité → différentes formes du mariage par groupe (domination des femmes)	promiscuité → famille patriarcale	promiscuité → différentes formes du mariage par groupe (domination des femmes) → famille patriarcale	promiscuité (?) → étape « maternelle » → étape « paternelle » → famille monogamique
FILIATION PATERNELLE	promiscuité → famille patriarcale	promiscuité → différentes formes du mariage par groupe (domination des femmes) → famille patriarcale	promiscuité → famille patriarcale → famille monogamique	promiscuité → différentes formes du mariage par groupe (domination des femmes) → famille patriarcale → famille monogamique	promiscuité (?) → étape « maternelle » → étape « paternelle » → famille monogamique

de l'observation consciencieuse de différents systèmes de parenté, et que son auteur devrait être reconnu comme l'exemple même du savant observateur : s'il lui est arrivé de commettre des erreurs, c'est seulement parce qu'il n'a pas disposé à son époque d'un nombre suffisant de données<sup>6</sup>.

Pourtant, R. Lowie a remarqué avec justesse que Morgan, en construisant sa théorie de l'évolution de la famille, a omis et déformé certaines informations ethnographiques, bien connues même au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. La même critique peut s'adresser à Bachofen, McLennan, Lubbock et Tylor. Il est très curieux que malgré la désinvolture de leur approche des données, ils soient pourtant arrivés à des conclusions fort similaires. Comment comprendre ce consensus insolite ?

Communément, on explique ces coïncidences par des influences réciproques et des emprunts entre les auteurs. L'œuvre de Bachofen, publiée la première, en 1861, se voit attribuer le rôle de source des éléments principaux de la théorie<sup>8</sup>. On désigne ainsi un héros fondateur qui se trouverait à l'origine des choses. La suite ressemble aux énumérations généalogiques du Livre de la Genèse : Bachofen influença McLennan, McLennan influença Lubbock, Lubbock influença Morgan, Morgan influença Engels, Engels influença..., le jeu — comme l'on sait — peut être poursuivi longtemps. On n'oublie pas, bien évidemment, d'y indiquer un rapport avec le darwinisme<sup>9</sup>. Morgan, qui citait Darwin, n'était-il pas un darwinien ? Ou peut-être, est-ce plutôt Darwin qui était un morganien : ne citait-il pas Morgan ? Ainsi ironise E. R. Service<sup>10</sup>, et il a bien raison. Car, même en supposant que Bachofen ait influencé les autres, qui alors l'aurait influencé ? L'emprunt comme seule explication autorisée conduit le raisonnement vers un cul-de-sac. La question de la genèse de la théorie reste donc ouverte ; à moins que l'on explique son origine par les troubles psychologiques dont Bachofen aurait été atteint à cause d'un attachement excessif à sa mère (ce que suggère B. Juillerat<sup>11</sup>).

Une tentative plus convaincante d'interprétation des ressemblances entre les travaux d'ethnologues du XIX<sup>e</sup> siècle consiste à examiner le contexte social de leurs idées<sup>12</sup>. S'ils croyaient la culture européenne la plus parfaite des créations de l'homme, il n'est pas étonnant qu'ils aient considéré leur propre famille monogamique comme la dernière phase du développement de cette institution. Rien de surprenant non plus qu'ils

6. MAKARIUS, 1985, p. IIIi.

7. LOWIE, 1969/1920, p. 61-67.

8. Par ex., HARRIS, 1968, p. 189 ; LOWIE, 1971, p. 60.

9. Par ex., JULLERAT, 1988, p. 67.

10. SERVICE, 1981, p. 41.

11. JULLERAT, 1988, p. 84.

12. Par ex., LÉVI-STRAUSS, 1945, p. 97 ou LOWIE, 1969/1920, p. 61-62.

aient attribué aux premiers hommes un état inverse des relations, sous la forme de la promiscuité chaotique. L'explication est plausible, d'autant plus que certains épigones de l'évolutionnisme déclarent eux-mêmes, avec grande assurance, que la culture du passé éloigné ne pouvait être que le contraire de celle d'aujourd'hui<sup>13</sup>. En acceptant l'explication « sociologique », il faudrait voir dans le schéma de l'histoire de la famille le fruit d'un « *Zeitgeist* » particulier d'une seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle marquée par l'eurocentrisme et une foi ardente dans le progrès.

Pourtant, cette théorie ne fut pas créée au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle se retrouve dans *Essay on the History of Mankind in Rude & Cultivated Ages* de J. Dunbar (1780), dans *Of the Origin and Progress of Language* de J. Burnet (1774-1792), dans *The Origin and the Distinction of the Ranks* de J. Millar (1771), dans *An Essay on the History of Civil Society* d'A. Ferguson (1767, donc presque un siècle avant la publication de l'ouvrage de Bachofen). Tous ces auteurs parlent de la promiscuité originelle, de la filiation maternelle qui précéda la paternelle, de la domination des femmes qui précéda le patriarcat (Burnet excepté), et de l'aboutissement que le développement de la famille trouve dans les relations monogamiques (voir *Tableau 2*, p. 444).

Si nous venons d'évoquer ici les titres des ouvrages des Lumières ce n'est pas pour désigner Ferguson comme père fondateur à la place de Bachofen et délibérer ensuite sur l'influence que le premier aurait pu avoir sur le second. Il est nécessaire néanmoins de soulever la question de l'origine des convergences entre les idées évolutionnistes des Lumières et celles du Positivisme. Ainsi réapparaît la tentation d'une explication par l'eurocentrisme et la foi dans le progrès considérés comme issus de la même idéologie. Cependant, même si l'on peut soutenir que la conception de la promiscuité originelle est l'inversion de la figure des relations monogamiques, placée par la pensée eurocentriste à l'autre extrémité de l'histoire, cela ne nous éclaire guère sur la genèse de la conviction que la filiation paternelle a remplacé la maternelle et que le matriarcat existait autrefois. De surcroît, certains éléments de cette théorie, telle l'idée de la promiscuité originelle ou du matriarcat, se retrouvent déjà — nous le verrons plus loin — à l'époque de la Renaissance et même dans l'Antiquité. La formation idéologique du Positivisme serait-elle donc éternelle ?

Afin de mieux comprendre l'origine du complexe d'idées qui composent cette théorie, il est utile d'en analyser tout d'abord le raisonnement sous-jacent (dans cette démarche nous allons suivre certaines règles de l'« analyse logiciste », proposée par J.-C. Gardin<sup>14</sup>). Nous pour-

13. Par ex., la « méthode du contraste » de B. F. PORSHNIEV, 1974, p. 54-55.

14. Par ex., GARDIN, 1985.



rons ainsi réfléchir sur la provenance de chacun des composants de la théorie, ainsi que sur leur agencement en un ensemble cohérent, dont les grandes lignes laissent entrevoir un fond commun de structures de longue durée de l'imaginaire anthropologique.

Commençons cette étude en rappelant que les auteurs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles divisaient l'histoire de l'humanité en trois époques économiques : celle de chasse-cueillette-pêche, celle de l'élevage, et celle de l'agriculture (parfois on ajoutait une quatrième époque, celle du commerce). Cette conception existe dans la pensée européenne depuis l'Antiquité, et sa première trace se retrouve au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. chez Dicéarque de Massène<sup>15</sup>. Au siècle des Lumières, les trois époques ont reçu respectivement les noms de sauvagerie, barbarie et civilisation. On admettait que les sauvages n'avaient pas connu la propriété privée qui ne serait apparue qu'au stade de la barbarie<sup>16</sup>. Durant la première époque, la filiation maternelle aurait dominé, remplacée par la suite chez les barbares par la filiation paternelle. La troisième période, celle de la civilisation, aurait été marquée par l'émergence de la monogamie. On attribuait aux sauvages le matriarcat et aux barbares le patriarcat. De la sorte, nous nous retrouvons devant un système de corrélations qui associent le développement de la famille à l'évolution de l'économie et de la propriété :

SAUVAGERIE	BARBARIE	CIVILISATION
chasse-cueillette-pêche	élevage	agriculture
absence de la prop. privée	prop. privée	prop. privée
matrilinéarité	patrilinéarité	patrilinéarité
fam. matriarcale	fam. patriarcale	fam. monogame

Regardons de plus près le raisonnement qui a conduit les auteurs des deux derniers siècles à cette vision. *Le système de trois époques*, accompagné de la présupposition de *la matrilinéarité originelle*, constituent son point de départ. Moyennant les opérations suivantes on infère d'autres assertions :

1. *Si* les sauvages vivaient de la chasse-cueillette-pêche (cf. système de trois époques),  
*alors* ils ne pouvaient pas connaître la propriété privée.
2. *Si* les barbares élevaient le bétail (cf. système des trois époques),  
*alors* ils devaient connaître la propriété privée.

15. LOVEJOY & BOAS, 1965/1935, p. 95-96.

16. MEEK, 1976.

3. **Si** les chasseurs-cueilleurs-pêcheurs sauvages ne pouvaient pas connaître la propriété privée (cf. conclusion 1),  
**et si** les éleveurs barbares devaient connaître la propriété privée (cf. conclusion 2),  
**et si** l'époque des sauvages précédait celle des barbares (cf. système des trois époques),  
**alors** la propriété privée est apparue à la suite du passage de l'économie de chasse-cueillette-pêche à l'élevage du bétail.
4. **Si** la propriété privée est apparue à la suite du passage de l'économie de chasse-cueillette-pêche à l'élevage du bétail (cf. conclusion 3),  
**alors** les barbares ont dû adopter la filiation paternelle par la suite du passage à l'élevage du bétail et de l'apparition de la propriété privée.
5. **Si** les barbares ont dû adopter la filiation paternelle par la suite du passage à l'élevage du bétail et de l'apparition de la propriété privée (cf. conclusion 4),  
**et si** les sauvages ne reconnaissaient que la filiation maternelle (prémisse discutée ci-dessous, cf. *Ad. 5*),  
**et si** l'époque des sauvages précédait celle des barbares (cf. système de trois époques),  
**alors** la filiation paternelle a remplacé la filiation maternelle à la suite du passage à l'élevage et de l'apparition de la propriété privée.

Une partie considérable de ces dérivations est loin d'aller de soi pour le lecteur d'aujourd'hui qui peut se demander, par exemple, pourquoi la propriété privée doit impérativement être inconnue des chasseurs-cueilleurs ou pourquoi cette propriété doit irrévocablement impliquer la filiation paternelle ? Cependant, tout semble indiquer qu'aux yeux de leurs auteurs, ces relations étaient parfaitement évidentes et naturelles, reliées les unes aux autres comme l'effet l'est à la cause. La conviction de leur caractère « naturel » se fondait sur quelques présupposés complémentaires dont la validité n'inspirait pas grand doute à l'époque. Essayons de compléter ce raisonnement par ses éléments tacites.

*Ad. 1. De l'économie de chasse-cueillette-pêche à l'absence de la propriété privée.*

Une des idées courantes de l'anthropologie du XIX<sup>e</sup> siècle était que l'économie de chasse-cueillette-pêche réussissait tout juste à satisfaire les besoins élémentaires des hommes. Les sauvages, condamnés par l'imperfection de leur culture à mener une vie frustrée, consacraient toute leur



énergie à assurer leur survie, ce qui ne laissait plus de place pour un effort pouvant entraîner un surplus de production, nécessaire, croyait-on, pour que la propriété privée puisse apparaître<sup>17</sup>. La vision de l'existence des sauvages, réduits à la lutte pour la survie, constitue une des images de base de la spéculation anthropologique également au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. Il est à souligner que ses racines remontent à l'Antiquité, où elle se retrouve au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. chez Polybe et surtout au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. chez de nombreux auteurs dont les plus connus sont Diodore de Sicile<sup>19</sup>, Lucrèce<sup>20</sup> et Vitruve<sup>21</sup>. De la certitude que l'effort de tous les sauvages s'épuisait dans la lutte pour l'existence au milieu des dangers d'une nature hostile, on tirait la conclusion que leur propriété ne pouvait être qu'infiniment modeste, voire inexistante :

« Quand la nature était dans son enfance,  
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance  
Ne connaissant ni le tien ni le mien ;  
Qu'auraient-ils pu connaître ?  
Ils n'avaient rien... » (Voltaire, *Le Mondain*).

#### *Ad. 2. De l'élevage du bétail à propriété privée.*

Cette opération d'inférence est fondée sur la conviction que l'élevage du bétail a fait apparaître le premier « surplus de production » pouvant devenir un objet de désir et entraîner l'émergence de la propriété privée<sup>22</sup>. Le raisonnement présuppose que l'existence d'une « richesse » nécessite la présence physique d'une abondance de « biens » matériels, parmi lesquels nous ne trouvons d'ailleurs ni de privilèges de statut ni ceux de droits. Cette conception reste conforme à l'image naïvement matérialiste de la culture, largement répandue chez de nombreux philosophes, naturalistes et ethnologues des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. En négligeant systématiquement le rôle des conventions symboliques dans la culture des hommes primitifs, ils refusaient de reconnaître que la « richesse », sur le plan social, ne provient pas toujours directement d'une abondance d'objets, mais constitue, avant tout, une projection des valeurs imaginaires, parmi lesquelles les droits héréditaires de chanter une chanson ou

17. Par ex., MORGAN, 1985/1877, p. 611.

18. Par ex., BUFFON, 1825/1778, p. 308-309 ; BOULANGER, 1766, I, p. 378 ; MILLAR, 1979/1771, p. 224 ; VOLTAIRE, 1963/1756, I, p. 378 ; voir l'analyse in STOCZKOWSKI, 1990.

19. DIODORE de Sicile, 1737.

20. LUCRÈCE, 1964.

21. VITRUVÉ, 1834.

22. Par ex., ENGELS, 1983/1884, p. 126 ; FERGUSON, 1767, p. 123 ; MILLAR, 1979/1771, p. 203-204.

d'exécuter un dessin gravé peuvent égaler l'importance de la propriété matérielle<sup>23</sup>. En fait, les problèmes de succession se posent même dans les sociétés où l'héritage des biens matériels occupe une place modeste<sup>24</sup>.

*Ad. 3. Du passage de l'économie de chasse-cueillette-pêche à l'élevage du bétail à l'apparition de la propriété privée.*

Cette conclusion est une suite logique des inférences 1 (les chasseurs-cueilleurs ne pouvaient pas connaître la propriété privée) et 2 (les éleveurs du bétail la connaissaient), l'une et l'autre accompagnées du système des trois époques qui place la sauvagerie (chasse-cueillette-pêche) avant la barbarie (élevage du bétail).

*Ad. 4. De l'apparition de la propriété privée chez les barbares-éleveurs à l'établissement de la filiation paternelle.*

Cette inférence est fondée sur les prémisses suivantes :

- a) l'élevage du bétail est toujours une occupation masculine,
- b) le bétail appartient toujours à ceux qui s'en occupent (donc toujours aux hommes),
- c) les hommes ressentent le besoin naturel de transmettre les biens à leurs descendants biologiques,
- d) l'héritage selon la ligne de père implique toujours la filiation paternelle.

Confrontées aux données ethnographiques, toutes ces généralisations prêtent à des critiques, dont il serait inutile de présenter ici le développement<sup>25</sup>. Bornons-nous à rappeler que les Navaho, qui étaient devenus un peuple pasteur avec l'introduction du mouton, ou les Crow et les Hidatsa qui avaient adopté l'élevage du cheval, ont continué à observer, en dépit de leurs troupeaux prospères, la descendance par la mère<sup>26</sup>.

Curieusement, les présuppositions sous-jacentes à cette inférence demeuraient, pendant longtemps, acceptées en toute confiance, comme allant de soi, si bien que les contre-exemples connus se trouvaient rejetés sans appel. Ainsi, selon Voltaire, l'information sur la coutume qui veut qu'un roi lègue sa couronne et ses biens non à son fils, mais au fils de sa sœur, ne pouvait être qu'une fable de voyageur : « Un tel règlement contredit trop la nature. Il n'y a point d'homme qui veuille exclure son fils de son héritage »<sup>27</sup>.

23. LOWIE, 1969, p. 224-225.

24. Par ex., RADCLIFFE-BROWN, 1968, p. 93-112.

25. Cf., par ex., LOWIE, 1969/1920, p. 161-164.

26. LOWIE, 1969, p. 163.

27. VOLTAIRE, 1963/1756, II, p. 322 ; cf. aussi BURNET, 1774-1792, I, p. 453 ; ENGELS, 1983/1884, p. 129 ; FERGUSON, 1767, p. 147 ; MILLAR, 1979/1771, p. 204-205 ; MORGAN, 1985/1877, p. 368, 549.

*Ad. 5. De l'établissement de la filiation paternelle chez les barbares à la filiation paternelle remplace la maternelle.*

Cette inférence est la conséquence logique de la conclusion 4 (de la propriété privée chez les barbares à la filiation paternelle), complétée par le système des trois époques (l'époque de sauvagerie précédait celle de barbarie) et par le *principe de la matrilinearité des sauvages*. Celui-ci mérite une analyse plus détaillée, étant lui-même l'aboutissement d'un raisonnement distinct. L'idée de la *promiscuité* des premiers hommes constitue son point de départ. Et voici le schéma de son développement :

A. *Si* les premiers hommes entretenaient des rapports de promiscuité, *alors* les pères des enfants restaient inconnus.

J. Burnet prétend que les premiers hommes « vivaient dans la sauvagerie extrême, copulaient en promiscuité comme les animaux, de sorte que personne ne connaissait son père »<sup>28</sup>. Et J. Dunbar<sup>29</sup> donne à cette opinion une forme générale : « la communauté des femmes anéantit tout lien paternel. » Diderot affirme la même idée dans l'article « Polyandrie » de l'*Encyclopédie* : « La multiplicité des maris doit anéantir ou diminuer leur amour pour les enfants dont les pères seront toujours incertains »<sup>30</sup>. Ce cliché était répandu depuis l'Antiquité et se trouve déjà chez Hérodote<sup>31</sup>, ou chez Cicéron qui, en parlant des temps anciens, écrit : « Le mariage légitime était inconnu et il n'y avait pas un père qui aurait été certain de ses enfants »<sup>32</sup>. Le raisonnement présuppose la paternité comme phénomène universellement et purement naturel, comme simple résultat de la conception sexuelle et non comme convention symbolique pouvant parfois dépasser la dimension biologique que la spéculation naïve lui attribue. Pour s'apercevoir que cette manière de penser est défailante, il n'était pas même nécessaire, au XIX<sup>e</sup> siècle, d'aller chercher des contre-exemples chez les peuples exotiques. Le *Code Napoléon*, très explicite, déclarait dans l'article 312 : « L'enfant conçu pendant le mariage a pour père le mari. » La littérature antique si estimée fournissait également un certain nombre de contre-preuves. H. Home remarque, dans son ouvrage de 1774, que les Bretons décrits par César, tout en « utilisant les femmes en toute promiscuité », n'hésitaient pas cependant quant à la reconnaissance de la paternité qui demeurait symbolique, sans que cela eût détruit les sentiments des « pères »<sup>33</sup>.

28. BURNET, 1774-1792, I, p. 449.

29. DUNBAR, 1780, p. 19.

30. Cit. d'après HUBERT, 1923, p. 95.

31. HÉRODOTE, 1985, p. 440 : liv. IV.

32. Cit. d'après HOME, 1774, p. 170.

33. HOME, 1774, p. 171.

**B. Si les pères étaient inconnus chez les sauvages,  
alors il n'existait chez eux que la filiation maternelle.**

McLennan écrit : « La relation entre ces deux choses, la paternité incertaine et la filiation exclusive par les femmes, semble si nécessaire — comme la relation entre cause et effet — que là où nous trouvons l'une, nous pouvons toujours inférer l'autre »<sup>34</sup>. C'est à partir de cette prémisse que l'on dérivait la thèse de la matrilinearité des « sauvages » : vivant dans la promiscuité et incapables de déterminer la paternité biologique, ils auraient été obligés d'adopter la filiation maternelle.

**C. Si les sauvages ne reconnaissaient que la filiation maternelle,  
alors la position sociale de la femme était dominante chez eux.**

Il ne manque pas d'exemples démontrant que le statut social de la femme chez les peuples matrilineaires peut être aussi médiocre que chez ceux qui sont patrilineaires<sup>35</sup>. Toutefois, la filiation maternelle fut considérée pendant longtemps comme une condition suffisante du statut élevé des femmes<sup>36</sup>. L'*Encyclopédie* donnait dans un exemple concret la rationalisation de cette relation : « À Bornéo, le roi n'est que le premier sujet de sa femme, à qui le peuple et les grands défèrent toute autorité : la raison en est qu'ils sont extrêmement jaloux d'être gouvernés par un héritier légitime du trône, et qu'une femme est certaine que ses enfants sont à elle, ce qu'un mari n'ose assurer »<sup>37</sup>. Or, la femme seule aurait pu assurer l'héritage d'après la règle que l'anthropologie naïve croit seule valable — selon la descendance biologique. D'autres auteurs soulignent l'importance du respect et de l'attachement que les enfants ressentaient envers leurs uniques parents connus ; respect et attachement traduits dans la société par un statut élevé de la femme. Ainsi, chez les sauvages, le père inconnu doit disparaître de la scène sociale, où la femme règne désormais sans partage.



Le raisonnement, dont nous venons de tracer les grandes lignes, amenait les spéculations anthropologiques à une théorie de l'évolution de la famille. Les différentes versions de la théorie, fondées sur un ensemble de

34. McLENNAN, 1865, p. 154 ; opinion similaire chez MILLAR, 1979/1771, p. 202, ou dans l'article « Polyandrie » rédigé par DIDEROT pour l'*Encyclopédie*, cit. d'après HUBERT, 1923, p. 95.

35. Par ex., LOWIE, 1969/1920, p. 183.

36. Par ex., BACHOFEN, 1967/1861, p. 134 ; DUNBAR, 1780, p. 22 ; FERGUSON, 1767, p. 125-126 ; MILLAR, 1979/1771, p. 202.

37. Cit. d'après HUBERT, 1923, p. 96.

vieux *topoi*, possèdent la base d'un fond commun d'idées, dont l'invariabilité permet d'expliquer les convergences entre certaines théories du XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que les points communs entre celles-ci et certaines conceptions du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle que tous ces éléments, enracinés dans la pensée européenne depuis deux millénaires au moins, ont été pour la première fois rassemblés en une construction théorique cohérente. Son trait singulier est un matérialisme immodéré qui refuse tout rôle aux conventions symboliques dans le mécanisme de la culture, la réduisant à une dimension biologique et économique. Cette tendance ne reste pas sans rapport avec le rêve du siècle des Lumières qui désirait établir une science de l'homme soumise à l'impératif du déterminisme, selon le modèle de la physique de Newton<sup>38</sup>. Le principe du déterminisme poussait à évacuer de la culture tout ce qui pouvait être relatif et local ; les représentations collectives et les conventions arbitraires, telles la paternité non biologique ou la richesse symbolique, présentaient un désavantage principal pour le projet de l'anthropologie « newtonienne ». On essayait donc d'en oublier l'existence.

Les pierres angulaires du raisonnement sous-jacent à notre théorie sont les suivantes :

- le système des trois époques,
- la conception de la promiscuité primitive,
- la vision du patriarcat des barbares,
- la vision de la famille monogamique comme l'achèvement de l'histoire de la famille.

Suivant l'explication « sociologique », nous pourrions mettre la dernière de ces assertions sur le compte de l'attitude européocentriste, pour qui « notre » forme de la famille est la plus parfaite. La présupposition de la patriarcalité des barbares peut être attribuée à l'influence de la littérature classique (les peuples nomades de la Bible, les Scythes d'Hérodote), ainsi qu'à des récits de voyages (la patriarcalité des nomades arabes et des « Tartares » asiatiques). La provenance du système des trois époques étant déjà mentionnée, il ne nous reste qu'à éclaircir celle de l'idée de la promiscuité primitive.

De nombreux historiens de l'ethnologie supposent que cette conception est apparue pour la première fois dans la spéculation évolutionniste du XIX<sup>e</sup> siècle, sous la plume de J. J. Bachofen. Nous savons déjà qu'elle existait aussi dans les ouvrages du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est temps d'ajouter que les auteurs parlant de la promiscuité citent abondamment des textes

---

38. GUSDORF, 1971, p. 180-212.

antiques. On évoque toujours le passage connu de Lucrèce sur le pouvoir de Vénus qui accouplait dans les bois des amants fortuits<sup>39</sup>. Parmi d'autres auteurs, les plus cités sont : Diodore de Sicile<sup>40</sup>, Hérodote<sup>41</sup>, Pline le Jeune<sup>42</sup>, Strabon<sup>43</sup>, César<sup>44</sup>. La conception de la promiscuité des premiers hommes, que l'on trouve, plus tard, chez Garcilaso de la Vega<sup>45</sup> ou chez G. Vico<sup>46</sup>, peut ainsi être considérée comme une image quasi permanente dans la pensée européenne, et presque aussi ancienne que la littérature de notre continent. Comment expliquer la popularité et la grande vivacité de cette idée ? Les données empiriques ne lui apportèrent jamais d'appui très solide, car aucun des peuples connus ne vivait dans la véritable promiscuité. Néanmoins, le crédit de confiance qu'on lui accorda, durant des siècles, semble illimité. Nous pouvons soupçonner qu'elle trouve une base particulièrement solide dans les structures de longue durée de l'imaginaire anthropologique. Il est intéressant, en effet, de rassembler quelques attributs prêtés par l'anthropologie naïve aux peuples « sauvages ». Nous y trouvons l'absence de religion<sup>47</sup>, de gouvernement<sup>48</sup>, de lois<sup>49</sup>, de propriété (cf. *Ad. 2*, p. 447), de langage<sup>50</sup>, ainsi que la nudité<sup>51</sup> ou l'ignorance du feu et de la nourriture cuite<sup>52</sup>. Même si mon choix de textes est restreint, il permet aisément d'observer un trait commun à ces propriétés : elles expriment toutes l'absence de manifestations de la Culture. Donc, leurs porteurs appartiennent à la Nature, sont comme des animaux, dépourvus de tout ce qui est propre aux humains. Lucrèce, Diodore de Sicile, Cicéron, Garcilaso de la Vega, Home, Burnet,

39. LUCRÈCE, 1964, p. 85, V, 962-965.

40. Par ex., BURNET, 1774-1792, p. 244 ; DEMEUNIER, 1988/1776, p. 203 ; MILLAR, 1979/1771, p. 188.

41. Par ex., BURNET, 1774-1792, p. 244 ; DEMEUNIER, 1988/1776, p. 203 ; HOME, 1774, p. 170 ; MILLAR, 1979/1771, p. 188 ; MORGAN, 1985/1877, p. 577.

42. Par ex., HOME, 1774, p. 170 ; MORGAN, 1985/1877, p. 577.

43. Par ex., DEMEUNIER, 1988/1776, p. 203 ; MORGAN, 1985/1877, p. 577.

44. Par ex., MILLAR, 1979/1771, p. 188.

45. GARCILASO DE LA VEGA, 1982/1603, I, p. 113.

46. VICO, 1953/1744, p. 104, § 336.

47. ACOSTA, 1598, p. 316 ; CICÉRON, « Rhétorica », lib. 1, cit. d'après BURNET, 1774-1792, I, p. 373 ; GARCILASO DE LA VEGA, 1982/1603, p. 110.

48. GARCILASO DE LA VEGA, 1982/1603, p. 110 ; LÉON l'Africain, cit. d'après BURNET, 1774-1792, I, p. 246 ; VICO, 1953/1744, p. 104, § 336.

49. ACOSTA, 1598, p. 316 ; GARCILASO DE LA VEGA, 1982/1603, I, p. 117 ; HORACE, 1932, p. 99 ; LUCRÈCE, 1964, p. 85, V, 558-559.

50. DIODORE DE SICILE, 1737, p. 18 ; GARCILASO DE LA VEGA, 1982/1603, I, p. 108 ; HORACE, 1932, p. 99 ; LUCRÈCE, 1964, p. 88, V, 1028-1032 ; VITRUVÉ, 1834, p. 41, II, 1.

51. ACOSTA, 1598, p. 316 ; GARCILASO DE LA VEGA, 1982/1603, I, p. 109 ; LUCRÈCE, 1964, p. 85, V, 558-560.

52. DIODORE DE SICILE, 1737, p. 18 ; GARCILASO DE LA VEGA, 1982/1603, I, p. 117 ; HIPPOCRATE, « De l'ancienne médecine », II.26, cit. d'après LOVEJOY & BOAS, 1965/1935, p. 205 ; LUCRÈCE, 1964, p. 83, 90, V, 939-944, 1101-1104.

Dunbar les comparent de façon explicite aux animaux<sup>53</sup>. Si les sauvages vivent en promiscuité c'est parce que tous les animaux, disait-on, vivent en promiscuité et les sauvages, eux, sont comme des bêtes. Le caractère animal, bestial de la promiscuité a été souligné par maints auteurs<sup>54</sup>. Ainsi, les rapports sexuels chaotiques se révèlent être non seulement une opposition directe à la monogamie de l'Européen du XIX<sup>e</sup> siècle, comme on l'a souvent suggéré, mais surtout une opposition à la condition humaine en général. La promiscuité des premiers hommes est un stigmate de leur bestialité. Il est bien connu que, dans la pensée traditionnelle, telle est la propriété principale de l'« autre », l'opposition « hommes/non-hommes » servant à connoter la distinction « nous/autres ». La réduction de l'altérité à l'animalité est une des attitudes intellectuelles typiques des « sauvages » eux-mêmes. J. Lubbock rapporte les paroles d'un chef Kandyau de Ceylan, « intelligent et polygame bien entendu », qui « était fort scandalisé à la pensée qu'on pût vivre avec une seule femme, et qu'on ne s'en séparât qu'à la mort. C'est vouloir, disait-il, ressembler aux singes Quanderous »<sup>55</sup>. Un évolutionnisme Kandyau, s'ils en avaient inventé un, aurait sans doute prêté la monogamie, attribut des « autres », aux premiers hommes, comme un signe de leur bestialité simiesque. À l'évidence, la pensée ethnologique peut parfois rejoindre la « pensée sauvage ».

L'empirique et le social semblent insuffisants pour expliquer, à eux seuls, le contenu de l'ancienne théorie sur l'évolution de la famille. Certes, l'empirique y joue un rôle, en fournissant des illustrations dont l'usage permet de dresser un décor qui confère au récit ethnologique une authenticité. Le social pousse à favoriser certaines idées, « bonnes à penser », au détriment des autres, à priori également plausibles. Mais ce choix, déterminé par un « *Zeitgeist* » particulier, s'effectue à partir d'un patrimoine conceptuel qui offre un trésor d'idées, où l'on puise en cherchant les éléments utiles en vue d'un dessein savant. La théorie évolutionniste du développement de la famille est construite sur de tels éléments,

53. ACOSTA, 1598, p. 316; ARCHELAUS, cit. d'après LOVEJOY & BOAS, 1965/1935, p. 206; BACHOFEN, 1967/1861, p. 143; BOULANGER, 1766, II, p. 388; BURNET, 1774-1792, I, p. 367; CICÉRON, « *Rhétorica* », I, cit. d'après BURNET 1774-1792, I, p. 379; CRITIAS, « *Fragments* », cit. d'après LOVEJOY & BOAS, 1965/1935, p. 212; DUNBAR, 1780, p. 15; GARCILASO DE LA VEGA 1982/1603, I, p. 108, 117; HOME, 1774, p. 88; HOMER, « *Hymn à Hephasteus* », cit. d'après LOVEJOY & BOAS, 1965/1935, p. 200; HORACE, 1932, p. 55, I, 100; LACÉPÈDE, 1821, p. 374; LUCRÈCE, 1964, p. 84, V, 930-935; MACROBE, « *Somm. Scip.* », II.x.6, cit. d'après LOVEJOY BOAS, 1965/1935, p. 382; MOSCHION, « *Fragments* », cit. d'après LOVEJOY & BOAS, 1965/1935, p. 216; VICO, 1953/1744, p. 42, § 79; VITRUBE, 1834, p. 41, II, 1.

54. BACHOFEN, 1967/1861, p. 134; BURNET, 1774-1792, I, p. 449; DUNBAR, 1780, p. 15; GARCILASO DE LA VEGA, 1982/1603, I, p. 113; HÉRODOTE, 1985, p. 440, IV; HOME, 1774, p. 170-171; HORACE, 1932, p. 99; McLENNAN, 1865, p. 163; VICO, 1953/1744, p. 104, § 336.

55. LUBBOCK, 1865, p. 424.

dépourvus de support empirique solide, mais bien conformes à la tradition de l'anthropologie naïve dont les structures remontent à l'Antiquité et laissent entrevoir un fond de la « pensée sauvage ». En effet, les textes des naturalistes et philosophes des Lumières sont remplis de citations de la littérature antique dont la connaissance profonde constituait alors une partie essentielle de la formation intellectuelle. Ce type d'érudition, enrichie de la maîtrise du grec et du latin, était encore commun parmi les savants du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans *Das Mutterrecht*, J. J. Bachofen néglige nonchalamment les informations sur les peuples exotiques, préférant faire confiance à l'autorité des Anciens. Qu'en est-il de L. H. Morgan, acclamé en tant que précurseur des recherches de terrain ? Dans les trois premiers chapitres de *The Ancient Society*, traitant de la périodisation de l'histoire universelle, de l'économie et des problèmes généraux, les citations des œuvres classiques ne constituent pas moins de 46 % de toutes les références (le plus souvent Morgan fait appel à Lucrèce et à... Homère !), tandis que les références ethnographiques ne dépassent pas 20 %.

Reconnaissons que nous nous sommes sensiblement éloignés de la représentation naïve des savants-observateurs qui rassembleraient assidûment des faits pour en composer une théorie. Ce constat est banal. Il est plus intéressant de remarquer jusqu'à quel point nous nous sommes rapprochés des mécanismes du récit traditionnel, mythique ou autre, dont la structure, établie dans une lointaine époque d'origine (en l'occurrence l'Antiquité classique), se voit perpétuée sans changement durant des siècles, grâce à l'inertie de la tradition. Les principales idées dont l'évolutionnisme s'est servi pour construire sa vision de l'histoire de la famille ne comptent pas moins de deux millénaires. Les règles d'inférence qui les agencent en une chaîne de raisonnement ne sont pas plus récentes. L'anthropologie semble utiliser une matrice générative, comparable à celle des récits mythiques, et posséder sa propre grammaire, qui limite la variabilité de ses théories et de sa réflexion sur les choses humaines. S'il en est ainsi, il faut s'attendre à ce que les théories ethnologiques deviennent un jour autant de documents ethnologiques, capables de nous instruire non seulement sur nos propres mythes, mais aussi, et surtout, sur la manière dont nous les composons.

Wiktor STOCZKOWSKI,  
*Université de Lille-III.*



## BIBLIOGRAPHIE

- ACOSTA (José de), 1598, *Histoire naturelle et morale des Indes, tant Orientales qu'Occidentales*, Paris, Marc Orry.
- ACWORTH (Ewelyn), 1965, *The New Matriarchy*, Londres, Victor Gollancz Ltd.
- BACHOFEN (Johann), 1967, 1<sup>re</sup> éd. 1861, *Mother Right*, in R. MARS, éd., *Myth, Religion and Mother Right. Selected Writings of J. J. Bachofen*, Princeton, Princeton University Press, p. 69-207.
- BORNEMAN (Ernest), 1979, 1<sup>re</sup> éd. 1975, *Le Patriarcat*, Paris, Presses universitaires de France.
- BOULANGER (Nicolas Antoine), 1766, *L'Antiquité dévoilée par ses usages*, Paris, Marc Michel Rey.
- BUFFON (Georges Louis LECLERC, comte de), 1825, 1<sup>re</sup> éd. 1778, *Des Époques de la nature*, in *Histoire naturelle*, Paris, Ménard et Desenne, vol. 2, p. 1-347.
- BURNET (James), 1774-1792, *Of the Origin and of the Progress of Language*, Edimbourg, J. Balfour.
- DEMEUNIER (Jean Nicholas), 1988, 1<sup>re</sup> éd. 1776, *L'Esprit des usages et des coutumes des différents peuples*, Paris, Jean-Michel Place.
- DIODORE DE SICILE, 1737, *Histoire universelle*, Paris, de Bure.
- DUNBAR (James), 1780, *Essays on the History of Mankind in Rude & Cultivated Ages*, Londres, W. Strahan.
- ECO (Umberto), 1990, *Le Pendule de Foucault*, Paris, Grasset.
- ENGELS (Friedrich), 1983, 1<sup>re</sup> éd. 1884, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Éditions sociales.
- FERGUSON (Adam), 1767, *An Essay on the History of Civil Society*, Londres, A. Millar & T. Caddel.
- FLUEHR-LOBBAN (C.), 1979, « A Marxist Reappraisal of the Matriarchate », *Current Anthropology*, 20, p. 341-360.
- GARCILASO DE LA VEGA, 1982, 1<sup>re</sup> éd. 1603, *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas*, Paris, La Découverte.
- GARDIN (Jean-Claude), 1985, « Sémiologie et informatique », *Degrés*, 42/43, p. 1-23.
- GUSDORF (Georges), 1971, *Les Principes de la pensée au siècle des Lumières*, Paris, Payot.
- HARRIS (Marvin), 1968, *The Rise of Anthropological Theory*, New York, Crowell.
- HÉRODOTE, 1985, *L'Enquête, livres I à IV*, Paris, Gallimard.
- HOME (Henry), 1774, *Sketches of the History of Mankind*, Edimbourg, W. Creech.
- HORACE, 1932, *Satires*, Paris, G. Budé.
- HUBERT (René), 1923, *Les Sciences sociales dans l'Encyclopédie*, Paris, Alcan.

- JUILLERAT (Bernard), 1988, « Une odeur d'homme. Évolutionnisme mélanésien et mythologie anthropologique à propos du matriarcate », *Diogenes*, 144, p. 67-91.
- LACÉPÈDE (Étienne de LA VILLE, comte de), 1821, L'article « Homme », in Frédéric CUVIER, éd., *Dictionnaire des sciences naturelles*, Paris, Le Normant, vol. XXI, p. 329-409.
- LÉVI-STRAUSS (Claude), 1945, « L'œuvre d'Edward Westermarck », *Revue de l'histoire des religions*, 129, p. 84-100.
- LOVEJOY (Arthur O.) & BOAS (George), 1965, 1<sup>re</sup> éd. 1935, *Primitivism and Related Ideas in Antiquity*, New York, Octagon Books.
- LOWIE (Robert), 1969, 1<sup>re</sup> éd. 1920, *Traité de sociologie primitive*, Paris, Payot.
- LOWIE (Robert), 1971, *Histoire de l'ethnologie classique*, Paris, Payot.
- LUBBOCK (John), 1865, *Pre-Historic Times as Illustrated by Ancient Remains and the Manners and Customs of Modern Savages*, Londres, Williams and Norgate.
- LUBBOCK (John), 1870, *The Origin of Civilisation and the Primitive Condition of Man; Mental and Social Condition of Savages*, Londres, Longmans, Green & Co.
- LUCRÈCE, 1964, *De la Nature*, Paris, Les Belles Lettres.
- McLENNAN (John F.), 1865, *Primitive Marriage. An Inquiry into the Origin of the Form of Capture in Marriage Ceremonies*, Edimbourg, Adam and Charles Black.
- MAKARIUS (Raoul), 1985, Introduction à la partie III, in Lewis Henry MORGAN, *La Société archaïque*, Paris, Anthropos, p. IIIi-IIIxliv.
- MEEK (Ronald L.), 1976, *Social Science and the Ignoble Savage*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MILLAR (John), 1979, 1<sup>re</sup> éd. 1771, *The Origin and the Distinction of Ranks*, in R. L. MEEK, éd., *John Millar of Glasgow 1735-1801*, New York, Arno Press, p. 175-322.
- MORGAN (Lewis Henry), 1985, 1<sup>re</sup> éd. 1877, *La Société archaïque*, Paris, Anthropos.
- POLYBE, 1921, *Histoire*, Paris, Garnier Frères, vol. II.
- PORSHNIEV (Boris F.), 1974, *O nachale cheloviecheskoi istorii*, Moscou, Nauka.
- RADCLIFFE-BROWN (Alfred Reginald), 1968, *Structure et fonction dans la société primitive*, Paris, Minuit.
- SCHOTT (Rüdiger), 1979, « Comment on Fluehr-Lobban C. A Marxist Reapparaisal of the Matriarcate », *Current Anthropology*, 20, p. 534.
- SEMENOV (Jurii), 1970, « Problema pierekhoda ot materinskovo roda k otcovskomu », *Sovietskaja Etnografia*, 5, p. 51-71.
- SERVICE (Elman R.), 1981, « The Mind of Lewis H. Morgan », *Current Anthropology*, 22, p. 25-44.
- STOCZKOWSKI (Wiktor), 1990, « La Préhistoire dans les manuels scolaires ou notre mythe des origines », *L'Homme*, 116, p. 111-135.

- TYLOR (Edward B.), 1889, « On a Method of Investigating the Development of Institutions ; Applied to Laws of Marriage and Descent », *Journal of Royal Anthropological Institute*, 18, p. 245-274.
- VICO (Giambattista), 1953, 1<sup>re</sup> éd. 1744, *La Science nouvelle*, Paris, Nagel.
- VITRUVÉ, 1834, *Architecture*, Paris, Gucerg.
- VOLTAIRE, 1963, 1<sup>re</sup> éd. 1756, *Essai sur les mœurs*, Paris, Garnier Frères.